Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

49 | 2014

Varia

Louis Jacques Goussier et les Simonneau

Thierry Depaulis et Françoise Launay

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5173>

DOI : 10.4000/rde.5173

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 10 novembre 2014

Pagination : 275-282

ISBN : 978-2-9520898-7-6

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Thierry Depaulis et Françoise Launay, « Louis Jacques Goussier et les Simonneau », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 49 | 2014, document 17, mis en ligne le 10 novembre 2016, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5173> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5173>

Propriété intellectuelle

Louis Jacques Goussier et les Simonneau

Une recherche en cours de l'un d'entre nous, sur Diderot et les cartes à jouer¹, nous a fait croiser quelques actes notariés qu'il nous a semblé utile de porter à la connaissance des historiens et des biographes des encyclopédistes.

Le mariage de Louis Jacques Goussier (1722-1799) avec Marie Anne Françoise Simonneau

Louis Jacques Goussier, grand architecte des planches de l'*Encyclopédie*, est sorti de l'ombre grâce à Georges Dulac². Celui-ci avait trouvé aux archives de la Bastille, à la bibliothèque de l'Arsenal, un amusant dossier mettant en scène, en 1759, Goussier et sa femme Marie Anne Françoise Simonneau [*sic*]. Nous y apprenions que les époux avaient des griefs réciproques et qu'ils étaient mariés depuis huit ans. Il était facile d'en déduire que cette union avait été célébrée autour de 1751.

Le nom de *Simmonneau* ne peut qu'éveiller l'attention, et il est légitime de penser aux graveurs Charles³ Simonneau (Orléans 1645-

1. « Des “figures maussades & révoltantes” : Diderot et les cartes à jouer », *Le Vieux Papier* fasc. 412, avril 2014, p. 256-264 (1^{re} partie), et suite à paraître dans fasc. 413, juillet 2014 (2^e partie), 414, octobre 2014 (3^e partie), 415, janvier 2015 (4^e partie).

2. Georges Dulac, « Louis-Jacques Goussier, encyclopédiste et original sans principe », dans J. Proust (dir.), *Recherches nouvelles sur quelques écrivains des Lumières*, Genève, 1972, p. 63-110.

3. Contrairement à ce que l'on peut souvent lire, Charles est le seul prénom de ce graveur, comme en témoignent tous les documents originaux le concernant, en particulier son acte de baptême en date du 31 août 1645, qui figure dans les registres paroissiaux de l'église St-Pierre-Ensentelée d'Orléans (AD du Loiret, GG 1548. Merci à Christian de Valence de nous avoir procuré une photographie de cet acte). La confusion qui perdure vient d'une coquille figurant en page 411 de l'ouvrage d'Henri Herluison, *Actes d'état-civil d'artistes français* (Paris / Orléans, 1873), où un trait d'union s'est malencontreusement substitué à une virgule entre Charles et Louis. L'entrée aurait dû en effet être ainsi imprimée : « SIMONNEAU (Charles, Louis et Philippe), graveurs ».

Paris 1728) et Louis Simonneau (Orléans 1654 - Paris 1727), voire au fils du premier, Philippe Simonneau. On sait que Louis a travaillé pour l'Académie des sciences, et qu'il est l'auteur de plusieurs planches de métiers, gravées entre 1694 et 1714, réutilisées bien plus tard dans les « Descriptions des arts & métiers »⁴.

Se pourrait-il que la femme de Goussier ait eu quelques liens avec ces graveurs ? La présence au Minutier central des notaires d'un contrat de mariage entre Louis Jacques Goussier et Marie Anne Françoise Simonneau⁵ permet de lever toute ambiguïté : l'épouse de Goussier est bien la fille de Philippe Simonneau.

Nous donnons ici le début de l'acte, qui apporte son lot de précisions.

Pardevant lesd. Conseillers du Roy Notaires au Chatelet de Paris soussignez furent presens Sieur Louis Jacques Goussier Ingenieur à Paris y demeurant Rüe et paroisse S^t Pierre aux Bœufs en la Cité, fils majeur de deffunt S^r Jacques Goussier, Garde de la Connétablie et Maréchaussée de France, et D^{lle} Margueritte Renette son épouse presente, sa veuve, ses pere et mere, de laquelle D^{lle} V^e Goussier sa mere led. S^r comparant a dit avoir le consentement à l'effet de son mariage, pour luy et en son nom d'une part – Et Sieur Philippes Simonneau, Graveur ordinaire du Cabinet du Roy, et D^{lle} Anne Langlois son epouse, qu'il autorise à l'effet des presentes, demeurans à Paris susd^e. Rüe et paroisse S^t Pierre aux Bœufs, stipulans pour D^{lle} Marie Anne Françoise Simonneau leur fille mineure demeurante à Paris chez lesd. S^r et D^{lle} ses pere et mere, à ce presente et de son consentement pour elle et en son nom d'autre part –

Lesquelles partyes pour raison du mariage qui doit être incessamment celebré en face et sous la licence de l'Eglise entre led. S^r Louis Jacques Goussier et lad. D^{lle} Marie Anne Françoise Simonneau, ont fait et arrêté les traité, clauses et conditions dud. mariage qui suivent [ici changement d'écriture] En presence et de l'avis de la part de lad. D^{lle} future epouse, de S. Pierre Charles Simonneau son frere, et de S^r Jacques Langlois maitre peintre à Paris et S^r Louis Langlois m^{tre} teinturier à Paris ses oncles maternels, et de M^e Jean Denis Voisin, Avocat en Parlement parein et D^e Angelique Bonnet Danval, son épouse.

Outre la confirmation que l'épouse de Goussier est la fille d'un graveur attaché à l'Académie des sciences⁶, nous y découvrons que le

4. Par exemple, la série de quatre planches gravées en 1697 pour le Cartier, utilisées par Henri Louis Duhamel du Monceau, *Art du cartier*, Paris, 1762.

5. AN, MC/ET/LXXXII/307, 19 février 1751

6. Quand son fils Charles, âgé de 11 ans, est inhumé, le 14 juin 1726, Philippe Simoneau [*sic*] est qualifié de « desinateur [*sic*] et graveur, de l'Académie royale des sciences » (Henri Herluisson, *op. cit.*, p. 412).

père du futur avait été garde de la Connétablie et Maréchaussée de France. Rappelons que ces officiers représentaient la justice militaire dans chaque bailliage et sénéchaussée ; ils remplissaient pour cette juridiction la fonction d'huissier. Ils achetaient leur charge, et jouissaient de quelques privilèges. L'office était transmissible par survivance. Sans être un office particulièrement élevé, ce n'était donc pas tout à fait le « milieu populaire » suggéré par Dulac.

Il est frappant de constater que les témoins sont tous liés à la future épouse, et qu'aucun représentant de la famille Goussier – sauf la mère du futur – n'est associé à l'acte. Le contrat en lui-même n'a guère d'intérêt : il reproduit les formules stéréotypées, sans apporter d'éclairage particulier sur le patrimoine des deux époux. Seule véritable information, la fiancée ne reçoit pas de dot. En revanche, le futur époux « doüe lad^{te} D^{lle} future epouse de la somme de douze cent livres de doüaire⁷ prefix et une fois payee ».

On peut enfin imaginer qu'en s'alliant à la famille Simonneau, Goussier ait pu hériter de quelques planches gravées pour l'Académie, par voie familiale en quelque sorte.

Le décès de Philippe Simonneau (1685-1751), beau-père de Louis Jacques Goussier

Autre acte notarié de la même année, une « Notoriété et consentement », suite au décès de Philippe Simonneau, graveur ordinaire du roi, mérite qu'on s'y arrête⁸. La date de son décès était jusqu'ici tenue pour incertaine. Il nous apprend que l'artiste est mort depuis peu, et « qu'après le décès dud. S^r [Philippe] Simonneau il n'a point été fait d'inventaire et qu'il n'a laissé pour ses seuls et uniques heritiers chacun pour un tiers que d^{lle} Antoinette Anne⁹ Simonneau, fille majeure ; d^{lle} Marie Anne Françoisse Simonneau, épouse du S^r Louis Jacques Goussier Ingenieur ; et Pierre Charles Simonneau, mineur, ses enfans ; ce que lesd. S^{rs} comparans affirment veritable ». L'acte se contente d'enregistrer que les deux filles (et Goussier qui y autorise sa femme) consentent à ce que leur mère, Anne Langlois, veuve de Philippe Simonneau, « touche et recueille sur ses simples quittances les arrérages eschus et a echeoir » des quatre rentes que le couple Simonneau

7. Le douaire est « ce que le mari donne à sa femme en faveur du mariage qu'il contracte avec elle, & pour en jouir en cas qu'elle lui survive » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1762).

8. AN, MC/ET/XLIX/690, 31 août 1751.

9. Ce second prénom, rayé avant « Antoinette » a été ajouté en marge avec une croix pour marquer le bon emplacement.

avait souscrites en 1721, 1723 et 1734. Cousu dans le document, un extrait d'acte d'inhumation confirme ce qu'on pouvait comprendre : Philippe Simonneau est décédé le 19 août 1751.

Voici cet extrait copié par le curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs (Fig. 1).

Extrait des Registres des Baptemes, mariages et Sepultures de la paroisse S^t Pierre aux Bœufs –

L'an mil sept cent cinquante et un le vingt aoust a été inhumé dans la grande cave de cette Eglise le corps de Philippe Simonneau, Graveur Ordin^{re} du Cabinet du Roy decedé hier agé d'environ soixante cinq ans rue S^t Pierre de cette p^{se} en presence de Pierre Charles Simonneau son fils, mesmes rue et p^{se}, de Louis Jacques Goussier ingenieur quai d'Orléans p^{se} S^t Louis, lesquels ont signé avec nous Vicair, Simonneau et Louis Jacques Goussier. M. Caquin Vic. –

Collationné à l'original mot à mot suivant l'ordonnance par nous curé soussigné à Paris, ce vingt deux aoust mil sept cent cinquante et un JS Gex curé de S^t Pierre aux Bœufs

Figure 1. Extrait mortuaire de Philippe Simonneau décédé le 19 août 1751
Notoriété du 31 août 1751, document des Archives nationales, MC/ET/XLIX/690

L'église Saint-Pierre-aux-Bœufs n'existe plus. Elle était située dans l'île de la Cité, près de Notre-Dame. Elle a disparu en 1837, avec le percement de la rue d'Arcole. C'est à Saint-Pierre-aux-Bœufs que fut célébré le mariage de Denis Diderot et « Anne Toinette » Champion le 6 novembre 1743.

Curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs depuis 1740, Joseph Sébastien Gex était originaire de Bulle, dans le canton de Fribourg (Suisse), où il était né en 1695. Il fut naturalisé français en 1742. Devenu promoteur général de l'archevêché et vicaire-général pour les ecclésiastiques suisses, assez nombreux alors à Paris, Joseph Sébastien Gex est mort dans sa paroisse le 28 juillet 1769¹⁰. C'est lui qui avait marié Diderot¹¹.

La date de naissance de Philippe Simonneau avait été révélée par Augustin Jal, dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, Paris, 1872, p. 1138 : « Charles Simonneau, qualifié “graveur du Roy”, épousa Marie-Anne Galand qui, le 3 février 1685, lui donna *Philippe* (St-Benoît.) [...] Philippe Simonneau [...] épousa Anne Langlois ; il en eut *Charles-Philippe*, qui mourut le dimanche 27 juin 1729. (St-Étienne du Mont). Il avait seulement neuf mois ». Désormais, on connaît aussi la date exacte de son décès.

Les autres enfants de Philippe Simonneau

Pierre Charles, facteur de clavecin

L'acte de notoriété précité nous révèle l'existence de trois enfants vivants au décès de leur père. Le garçon, Pierre Charles, qui signe curieusement « Ph Simonneau » en février 1751 sur le contrat de mariage de sa sœur Marie Anne Françoise (et dont on peut se demander s'il n'imite pas là la signature de son père « Ph. Simonneau »), n'est pas signataire de l'acte de notoriété du mois d'août suivant, ce qui est normal, puisqu'il est mineur. En revanche, sa signature (« p. c. Simonneau »), qui figure à la mi-1759, époque où sa mère habite rue St-Landry¹², dans le dossier des archives de la Bastille exhumé par

10. Bernard Dumouchel, « L'église Saint-Pierre-aux-Bœufs », *Bull. Soc. histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 122-124, 1995-97, p. 37 ; G.-F. Hauser, « État nominatif des prêtres séculiers suisses résidant à l'étranger en 1761 », *Revue de la Suisse catholique*, IX, 1877, p. 664 ; *Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg*, IV, 1888, p. 23.

11. Extrait (daté du 3 octobre 1746) de l'acte de mariage de Diderot, BnF, n.a.fr. 24941, fol. 20.

12. BnF, Ars., Ms 12050, respectivement fol. 458v° et 461r°. Merci à Emmanuel Boussuge de nous avoir communiqué ces précisions.

Georges Dulac, est très comparable à celle (« p C Simonneau ») du « Pierre Charles Simonneau, facteur de clavecin demeurant par^{sse} St Landry » qui fait partie le 10 septembre 1779 d'un conseil de tutelle¹³.

Pierre Charles Simonneau semble en effet s'être orienté vers la musique, comme accordeur puis facteur de clavecins. Il apparaît pour la première fois en 1765 comme accordeur de clavecin de l'école de chant de l'Académie Royale de Musique¹⁴. En 1770 (« Dix-neuvième partie »), son adresse est précisée : « Simonneau, *Accordeur de Clavecin, rue neuve saint Landri.* » Cet état figure encore dans les éditions suivantes (1771, 1772, 1773), ainsi que dans l'*État actuel de la Musique du Roi et des trois spectacles de Paris*, éditions de 1773 et 1774 :

ACCOMPAGNATEUR DE CLAVECIN

pour l'École de Chant.

Des Préaux, *rue de la Cossonnerie.*

Simoneau [sic], *Accordeur de Clavecin, rue Neuve-saint-Landri, en la Cité.*

Comme il se doit, Pierre Charles Simonneau avait rejoint la Communauté des maîtres luthiers faiseurs d'instruments de musique. Les trois annuaires conservés de la « Communauté des maîtres et marchands tabletiers, luthiers, éventailistes de la ville, fauxbourgs et banlieue de Paris » le confirment, Simonneau a été reçu maître en 1767¹⁵.

Après 1774, sa collaboration avec l'Académie Royale de Musique semble avoir cessé car c'est dans la rubrique « Facteurs de clavecins » qu'on retrouve Simonneau¹⁶. Ce métier paraît avoir été le sien au moins jusqu'à la Révolution, car le *Calendrier musical universel* (suite

13. Avis des parents et amis des enfants de la défunte épouse de Gabriel René Landrin, organiste du roi, 10 septembre 1779, AN, Y//5060A.

14. *Les spectacles de Paris, ou calendrier historique & chronologique des théâtres...*, Quatorzième partie, Paris, 1765, « État des personnes qui composent l'Académie Royale de Musique », p. 7. L'édition de 1764 indique à ce poste Bellot « rue des Prêtres S. André ». Compte tenu du décalage de l'information, on peut admettre que Simonneau a commencé ses activités à l'Académie en 1764.

15. Respectivement, *Communauté des maîtres et marchands tabletiers, luthiers, éventailistes de la ville, fauxbourgs et banlieue de Paris, créée par édit du mois d'août 1776*. Paris, 1778 (exemplaire à la bibliothèque de l'INHA, 12 KO 40), même titre, 1782 (INHA, 12 KO 49), Paris, 1790 (BnF, 8- Z LE SENNE- 4411). Après la suppression des communautés de métier en février 1776 et leur rétablissement quelques mois plus tard, les luthiers avaient été réunis avec les tabletiers et les éventailistes formant une corporation unique.

16. *Almanach Musical*, 1774 (p. 146), 1777 (p. 215). En 1783 (p. 140), les initiales de ses prénoms sont précisées : « P. Ch. Simonneau, rue S. Landry ».

de l'*Almanach musical*), X, 1789, le signale encore ainsi¹⁷ et l'annuaire *Communauté des maîtres et marchands tabletiers, luthiers, éventailistes de la ville, fauxbourgs & banlieue de Paris* de 1790 mentionne : « P.-Ch. Simonneau, r. S. Landry, Facteur de Clavessins. »

Rien n'est connu de sa production. Aucun des grands musées européens abritant une collection d'instruments de musique ne paraît avoir le moindre clavecin ou piano-forte signé Simonneau¹⁸. Parmi la quinzaine de maîtres parisiens connus dans les années 1770-80, Pierre Charles Simonneau fait figure de « fantôme »¹⁹. Son extrême discrétion contraste avec les témoignages nombreux – instruments conservés, archives, inventaires, etc. – qui marquent la production de ses confrères.

Antoinette Anne, aveugle-née opérée de la cataracte ?

Plus intéressante peut-être est l'histoire d'Antoinette Anne, qui n'est pas mentionnée sur le contrat de mariage de sa sœur en février 1751 mais qui, en août suivant, est présente chez le notaire. Elle ne signe cependant pas l'acte de notoriété dressé après le décès de son père, ayant « déclaré ne le sçavoir ny écrire ». On peut s'étonner de ce fait, la demoiselle étant majeure, et appartenant à une famille où tout le monde sait écrire, son père et son grand-père graveurs bien sûr, mais aussi sa mère, sa sœur et son frère. N'y aurait-il point à cette exception une raison d'ordre médical ?

On sait en effet que Diderot parle, dans sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* parue en 1749, du « jour même que le Prussien²⁰ faisait l'opération de la cataracte à la fille de Simoneau »²¹. Dès le début de la *Lettre*, il précise qu'il s'agit de « l'aveugle-née, à qui M. de Réaumur vient de faire abattre la cataracte ». Il est clair qu'il ne peut s'agir que d'une fille de Philippe Simonneau, qui travaillait

17. *Calendrier musical universel*, X, 1789, p. 327 : « FACTEURS DE CLAVECINS. (...) Simonneau, rue S.-Landry. »

18. Base MIMO (Musical Instrument Museums Online), qui regroupe les collections de plusieurs musées européens (dont la Cité de la Musique à Paris, le Musée des Instruments de Musique à Bruxelles, plusieurs musées allemands et l'Université d'Édimbourg), consultée le 23 mars 2014.

19. Colombe Samoyault-Verlet, *Les facteurs de clavecins parisiens*, Paris, 1966, lui consacre une modeste entrée, p. 68.

20. « Le sieur Hilmer [*sic*, pour Hillmer] Oculiste Prussien, fit au mois de Juillet 1747. plusieurs opérations de la Cataracte à Dijon », nous apprennent les *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie*, Paris, Delaguerre, 1753, tome 2, p. 425. On sait par ailleurs qu'Hillmer était à Paris en 1749 (lettre de Condillac à Cramer in Pierre Clément, les *Cinq années littéraires*, lettre XXXIII, Paris 20 juin 1749).

21. DPV, IV, 1-107. Merci à Annie Angremy et à Marie Leca-Tsiomis d'avoir attiré notre attention sur ce point.

pour Réaumur. Qui d'autre en effet que Philippe aurait pu signer « Simonneau del » ou Simonneau Sculp » les planches et quelques vignettes de plusieurs volumes des *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* de Réaumur parus à partir de 1734, puisque son père Charles et son oncle Louis étaient respectivement morts en 1728 et 1727²² ?

On comprend donc alors pourquoi Antoinette Anne ne sait signer ni écrire : elle est née aveugle. Cette hypothèse est confortée par le fait que c'est seulement pour cette enfant-là que Philippe Simonneau et son épouse ont souscrit une tontine, et ce en 1734²³. Née le 31 juillet 1724, comme l'atteste l'acte de baptême annexé à l'acte notarié de constitution de rente, Antoinette Anne avait alors dix ans. L'hypothèse est solidement étayée par l'extrait baptistaire qui indique que celui qui a tenu l'enfant sur les fonts de l'église Saint-Étienne-du-Mont le 2 août 1724 n'était autre que René Antoine Ferchault de Réaumur (Fig. 2).

Figure 2. Extrait baptistaire d'Antoinette Anne Simonneau née le 29 août 1724
Tontine du 23 octobre 1734, document des Archives nationales, MC/ET/XLIX/573

Thierry DEPAULIS
Président de la Société « Le Vieux Papier »
et Françoise LAUNAY
Observatoire de Paris, SYRTE, équipe d'histoire

22. Actes de décès transcrits par H. Herluisson, *op. cit.* p. 412. À noter que son travail pour Réaumur prouve, contrairement aux affirmations de Michaud (*Biographie universelle*, tome 42, 1825, p. 400-401), que Philippe Simonneau, qui avait reçu son brevet de graveur du roi le 19 février 1727 (AN, O¹71, fol. 57), n'avait en aucune façon renoncé à son art.

23. Constitution viagère de tontine du 23 octobre 1734, AN, MC/ET/XLIX/573.